

MYSTIQUE  
TOME 2



RAPH' K

MYSTIQUE  
TOME 2

Recueil de récits

Éditions Artfusion

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins de fictions. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

© Éditions Artfusion

© Raphaël Kalengayi 2025

troisième trimestre 2025

I.S.B.N. : 978-2-931286-10-4

Reproduction, adaptation et traduction, même partiel-les interdites

Droits réservés pour tous les pays

Photo de couverture par Drak Spirit

Illustrations intérieures par Thomas Toto

## Remerciements

Comme toujours, je remercie en priorité mon fiancé, Federico Ariu, lui-même auteur d'histoires surnaturelles, qui partage ma vie depuis sept ans. Je lui suis reconnaissant pour son soutien constant, qui m'a aidé à retrouver confiance en moi et à mener mes projets littéraires jusqu'au bout.

Je remercie également les amis, potes et connaissances croisés au fil de mon parcours de vie, qui ont cru en moi et m'ont soutenu à différentes étapes de mon évolution : Koessan Gabiam, Nicholas Tesse, Rokia Bamba, Xavier d'Artois, Dianka Songo, Thomas Defour, Stefan Backman, Jean-Luc Nsengiyumva, Nordine Cherifi, Jacques Schneider, Kadoyi Bongo, Sarah Mathurin, Salvatore Vullo « Drakspirit », Thomas « Toto », Maureen Louhenapessy, Valérie Coenen, Madame Vlaeschart (paix à son âme).

Aux artistes – écrivains, scénaristes, dessinateurs, chanteurs, chanteuses, actrices, acteurs... – dont les œuvres m'ont profondément inspirées à différentes échelles : Spike Lee, Jordan Peele, Denzel Washington, Angela Bassett, Viola Davis, Stephen King, Clive Barker, Ryan Murphy, R.L. Stine, Chris Claremont, Steven Spielberg, Boris Vallejo, Prince, Michael Jackson, Madonna, Tina Turner, Janet Jackson, The Weeknd et Beyoncé.

Enfin, je rends hommage aux personnalités publiques dont les engagements politiques ont nourri les valeurs que je défends également : James Baldwin, Martin Luther King, Malcolm X, Angela Davis, Hassan Jarfi, Sarah Schlitz, Louis-Georges Tin et Alice Nkom.

Cette liste de remerciements, propre à ce deuxième tome, n'est pas exhaustive, mais elle vient compléter celle publiée dans le premier, paru plus tôt en 2025.

Raphaël K.



## Préface

Pourquoi nommer mes recueils de récits (romans courts/nouvelles) d'horreur fantastique « MYSTIQUE » ? On définit la mystique ou le mysticisme comme tout ce qui a trait aux mystères, aux choses cachées ou secrètes. Le terme relève principalement du domaine spirituel, et sert à qualifier ou à désigner des expériences intérieures de l'ordre du contact ou de la communication avec une réalité transcendante non discernable par le sens commun. Mon attrait envers ce genre de sujet, aussi dérangentant soit-il, me fait peur et me fascine à la fois, car j'ai évolué dans une culture africaine habitée par de nombreuses superstitions. L'univers nommé « MYSTIQUE » que j'ai créé a, en son sein, plusieurs histoires indépendantes les unes des autres, mais certaines connexions existent entre elles, si on fait bien attention à plusieurs détails après les avoir lues, et ces dernières se développent sur plusieurs générations. Comme par exemple les romans de Stephen King, les séries d'anthologie horribles « American Horror Story/Stories » de Ryan Murphy ou le MCU (Marvel Cinematic Universe), qui sont également des univers étendus réunissant plusieurs récits connectés entre eux.

Dans le tome 1, j'ai abordé, via mes récits, des thèmes assez personnels que j'ai réellement vécus, tels que les violences intrafamiliales, le harcèlement scolaire, l'oppression de la religion, la difficulté de trouver sa place dans une société occidentale majoritairement blanche quand on est une personne immigrée/de couleur/racisée (que chacun-e choisisse le terme qui lui correspond le mieux), la découverte de ses premières expériences homosexuelles, le passage de l'adolescence à l'âge adulte, la violence conjugale qui existe également entre hommes, les prémices de l'impact de l'épidémie de Covid, qui a mis la population entière sur pause pendant au moins deux ans,

etc. J'ai fait tout cela en racontant les faits de manière romancée en y rajoutant des éléments fictifs, dans un contexte horrifique et fantastique.

Ce nouveau tome contient quatre récits : deux prolongent une histoire parue dans le tome 1, tandis qu'un autre verra son dénouement dans le tome 3, prévu en 2026. Ainsi qu'un roman court inspiré de ma propre relation actuelle, dans laquelle un couple d'hommes traverse une crise après une agression homophobe de l'un d'eux. Leurs sombres renaissances sera impactée par des facteurs externes venant des forces des ténèbres.

Bonne lecture.

Octobre 2025

*Kevin & Ace*





# **L'HISTOIRE DE LUCIE FER**

— J'aurais voulu que tu restes plus longtemps avec moi, dit Timothy à son amant. C'est super de rester au lit avec toi.

— C'est génial, oui, lui répondit son amant. J'ai pris mon pied, mais je ne vais pas rester pour prendre racine. La terre continue de tourner dehors.

En refermant sa chemise, il se pencha vers Timothy et l'embrassa. Celui-ci le suivit, nu, jusqu'à la porte de l'appartement pour lui dire au revoir. Ils s'embrassèrent fougueusement, se serrant l'un contre l'autre. Timothy éclata de rire lorsqu'il sentit son amant lui pétrir les fesses à pleines mains, avant de recevoir quelques tapes joueuses.

— Allez, je te laisse, dit-il. Je te rappelle.

Timothy le salua d'un clin d'œil avant de refermer précipitamment la porte, craignant que ses voisins de palier ne le surprennent entièrement nu. D'autant plus qu'il venait d'embrasser un autre homme : de quoi attirer l'attention, et pas forcément la meilleure. En ce début d'été 2000, il constatait que certains projets de loi voyaient le jour pour les personnes homosexuelles. Mais cela ne signifiait pas que leur chemin était sans obstacles. Même s'il s'assumait ouvertement, Timothy ne révélait pas son homosexualité à tout le monde, redoutant les représailles, notamment dans son travail d'enseignant à l'école Sainte-Ursuline. Il alluma une cigarette et enfila un slip avant de se diriger vers la fenêtre du salon, qui donnait sur la rue. C'était un samedi après-midi ensoleillé, et de nombreuses personnes profitaient de la Foire du Midi, organisée chaque été dans son quartier. La fenêtre de son salon donnait directement sur la maison hantée, qui possédait un petit balcon surmonté d'une fenêtre aux portes en bois battantes. Celles-ci s'ouvraient et se refermaient toutes les dix minutes pour laisser apparaître la statue mécanique d'un démon noir griffu, cornu et ailé, qui grognait grâce à des bruitages préenregistrés. Ses yeux étaient menaçants et sa bouche grande ouverte dévoilait de longues dents

acérées. Ce décor avait toujours eu quelque chose de sinistre aux yeux de Timothy, qui n'aimait pas les histoires d'horreur. L'attraction paraissait encore plus inquiétante lorsqu'elle s'anima la nuit. Vivant seul, cela ne le rassurait pas, même s'il savait parfaitement que tout cela était artificiel. Ce qui l'aidait à surmonter son malaise, c'étaient les cris et les rires des passants en bas, qui exprimaient une joie bruyante et communicative, arrachant souvent un sourire à ses lèvres.

Depuis la fin des années quatre-vingt, Timothy vivait dans ce quartier, à quelques rues de la gare du Midi, où la Foire du même nom s'installait chaque été depuis 1880. Il avait été témoin de l'évolution de l'ambiance dans ce quartier multiculturel de Saint-Gilles, où cohabitaient de fortes populations africaines, latinos et maghrébines. D'origine belge, il s'était imprégné de cette ambiance dans laquelle les cultures se mélangeaient dans une atmosphère animée surtout durant l'été. Il lui arrivait de se faire plaisir en dégustant des plats africains à prix abordables, lorsque sa situation financière le lui permettait. Cette ouverture culinaire l'avait amené à mieux comprendre le monde, depuis qu'il avait emménagé à Bruxelles. Sociable de nature, il n'avait aucune difficulté à entamer une conversation avec des inconnus et à se faire de nombreux amis. Mais à trente-trois ans, la solitude du célibat commençait à lui peser. Il ne s'était plus vraiment engagé dans une relation sérieuse depuis le décès de son ancien compagnon, emporté par le sida au milieu des années 90. Cette perte l'avait profondément marqué et freiné dans toute tentative de s'attacher à nouveau. Il privilégiait désormais les escapades sexuelles sans lendemain, ne trouvant personne capable de le satisfaire réellement sur le plan amoureux. En observant certains couples hétérosexuels dans la rue, il enviait leur liberté de s'afficher main dans la main, de s'embrasser en public, chose que lui et

bien d'autres homosexuels n'osaient pas toujours faire. C'est avec un soupir de mélancolie que son attention fut attirée par un jeune couple d'adolescents accompagné de deux petites filles jumelles. Timothy devina que les fillettes étaient probablement les petites sœurs de l'adolescente, que cette dernière chaperonnait avec son petit ami. Il trouva chez ce garçon un certain charme, et pensa que la jeune fille avait de la chance d'être avec un si bel homme. Même si l'adolescent était bien trop jeune pour lui, Timothy nota qu'il était déjà bien bâti pour son âge et que ce dernier devait probablement suivre une discipline sportive stricte. C'était un garçon africain, sans qu'il puisse en deviner précisément les origines. Sa petite amie, quant à elle, était une jolie jeune fille d'environ seize ans, à peine plus jeune que lui. Elle avait de longs cheveux bruns, parfaitement coiffés, qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos. Ses vêtements révélaient son goût pour l'apparence et une sensualité précoce, influencée par les chanteuses pop de sa génération comme les Spice Girls, Britney Spears ou Christina Aguilera. Son jean moulait ses formes sous un t-shirt blanc court, qui s'arrêtait juste au-dessus de son nombril. Son petit ami portait un petit short de tennis bleu qui lui arrivait à mi-cuisse, dévoilant des jambes bien musclées aux dessus de chaussures de sport. Son t-shirt blanc, ajusté à la morphologie de son buste, mettait en valeur ses bras athlétiques.

— La belle jeunesse..., soupira Timothy avec un sourire.

Devant le jeune couple, les jumelles avançaient en sautillant, une glace à la main, malgré les avertissements répétés de leur grande sœur, qui les priait de ralentir et de rester prudentes dans la foule de passants.

— Elles ne savent pas rester tranquilles, ces filles..., râla Josie, leur grande sœur.

— Elles n'ont que dix ans, tu sais, répondit son petit ami Elly en la serrant contre lui.

— Heureusement que t'es là pour m'aider à gérer, dit Josie. Mes parents n'avaient pas envie de sortir les surveiller, alors ils m'ont refilé la tâche. Satis, ça va encore, elle fait des efforts pour bien se tenir. Mais Lucie, par contre, c'est l'enfer.

— Le cliché de la jumelle maléfique, plaisanta Elly. Satis, c'est la gentille tandis que Lucie, c'est la méchante j'imagine ?

— T'es méchant ! s'exclama Josie en riant, lui donnant une tape sur le bras. Mais tu as raison, en vérité... Il m'arrive parfois de le penser.

Les deux adolescents éclatèrent de rire, certains que les petites filles n'entendaient rien à leur conversation. Trop euphoriques, elles se laissaient emporter par le brouhaha des musiques et les cris des commerçants qui attiraient les passants vers leurs stands et attractions. Les fillettes, brunes aux longs cheveux coiffés d'un serre-tête rouge, portaient la même robe jaune sans manches, assortie à des baskets rouges et de longues chaussettes blanches jusqu'aux mollets. Soudain, l'une d'elles s'arrêta net, les yeux écarquillés vers le ciel. Elle leva un doigt, pointant la fenêtre d'un des immeubles.

— Hé !!! Regardez !!! Y a un monsieur tout nu à sa fenêtre !

Quelques passants, amusés par le cri de Lucie, levèrent les yeux vers la fenêtre qu'elle désignait. Timothy s'y trouvait, une cigarette à la main. Elly et Josie éclatèrent de rire.

— Il n'est pas tout nu, il est en slip, corrigea Josie. Et on ne montre pas les gens du doigt, c'est impoli.

Sur ces mots, elle se précipita vers sa petite sœur pour lui faire baisser le bras, dissimulant sa main. L'éclat de rire gagna les passants alentour, bientôt rejoints par Elly. De son côté, Timothy recula aussitôt et rentra dans son appartement. Il tira les voiles transparents pour empêcher qu'on puisse encore voir l'intérieur, puis éclata de rire

également, seul dans son salon face cette situation inattendue.

En bas, Josie, Elly, Lucie et Satis reprirent leur promenade, admirant les attractions.

— J'ai déjà fini ma glace, Josie, dit Satis.

— C'est très bien, Satis, lui répondit Josie. En plus tu as mangé proprement, pas comme ta sœur qui en a laissé couler sur sa belle robe jaune. Maman ne va pas être contente, Lucie. Elle vient juste de faire une lessive avec cette robe.

— J'ai pas fait exprès, répliqua sèchement Lucie. C'est toujours Satis ta préférée, la fille parfaite à qui tu dis plein de trucs gentils !

— Eh bien si tu étais plus gentille et que tu faisais moins de bêtises, je pourrais aussi te dire des choses gentilles, répondit Josie en ouvrant grand les yeux.

Elle soupira, sortit plusieurs mouchoirs en papier de son petit sac et frotta frénétiquement la robe salie de sa petite sœur, avant de la prendre par le bras pour l'emmener vers une poubelle. Elly resta en arrière pour surveiller Satis.

— Et en plus tu ne manges même plus ta glace. Tu fais que parler et t'agiter, sans faire attention à ce qui se passe autour de toi... sauf pour montrer des hommes en slip du doigt.

Sur ces mots, Lucie se mit à bouder, les lèvres serrées, le regard noir. Elly les observa de loin et secoua la tête avec un sourire de dépit. Lui aussi était l'aîné de sa famille, mais il ne rencontrait pas autant de problèmes avec sa petite sœur Jennifer, qui était dans la même classe que les jumelles. Cette dernière lui avait confié plusieurs fois qu'elle se sentait plus à l'aise pour jouer avec Satis et les autres enfants pendant la récréation plutôt que de jouer avec Lucie qu'elle trouvait trop turbulente et pas toujours très sympathique.

Le sourire d'Elly s'effaça lentement lorsqu'il surprit,

dans le regard de Lucie, une lueur étrange dirigée vers Satis. Ce n'était pas la moue boudeuse d'une enfant contrariée. Il y avait là quelque chose de plus profond, une noirceur dans les yeux qui lui donna un léger frisson. Il se rappela soudain un vieux film d'horreur des années 70, vu un soir à la télévision, où un petit garçon démoniaque, nommé Damien, s'avérait être le fils de l'Antéchrist. Elly se trouvait lui-même excessif d'oser une comparaison aussi extrême, mais le malaise ressenti en croisant le regard sombre de Lucie l'avait aussitôt ramené à ce souvenir : dans le film, l'enfant manifestait le même regard juste avant la mort d'un proche. Dans le quatrième volet de la saga, une fillette maléfique apparaissait, révélée comme la fille de Damien devenu adulte. Ce film l'avait longtemps troublé par ses thèmes liés au diable et à la religion.

Après avoir nettoyé la robe de Lucie, Josie jeta les mouchoirs sales à la poubelle et lui prit la main pour rejoindre Elly. À peine les avait-elle rejoints que Lucie demanda s'ils pouvaient aller dans la maison hantée, au grand étonnement de Josie.

— Ça ne te fait pas peur, ces choses-là ? lui demanda-t-elle. Tu es encore petite, tu sais.

— Non, j'ai pas peur ! Je ne suis pas petite, je suis une grande fille maintenant !

Sur ces mots, elle serra les poings et tapa violemment du pied, le regard toujours aussi noir. Elly et Josie sursautèrent face à la brutalité de sa réaction. Josie lança un regard surpris à Elly, puis se tourna vers sa sœur cadette.

— Et toi, Satis ? Tu veux venir avec nous ? Ça ne te fait pas trop peur ?

— Si, un peu, répondit timidement Satis. Mais ça ira si vous me tenez la main. Je vais rester collée à toi et à Elly.

Josie et Elly lui sourirent avec tendresse.

— Dis plutôt que t'es amoureuse de l'amoureux de

Josie et que tu veux rester collée à lui, la taquina Lucie, d'un ton mesquin.

— Lucie ! la réprimanda Josie.

— Arrête, c'est pas vrai ! protesta Satis.

— Amoureuse, amoureuse, amoureuuuuse ! chantonna Lucie en tournant autour d'elle en sautillant.

— Lucie, arrête de l'embêter ! ordonna Josie.

Mais Lucie n'en fit rien. Elle continua de tourner autour de sa sœur en criant de plus en plus fort : « Amoureuse, amoureuse, amoureuse !!! » Satis se boucha les oreilles, les larmes aux yeux, suppliant sa sœur d'arrêter. Josie, plus sévère cette fois, tenta de l'écarter de Satis. Lucie s'arrêta enfin face à elle, lui tira la langue en faisant un bruit avec... puis attrapa violemment sa sœur par les cheveux.

— Aïe ! Tu m'as fait mal ! gémit Satis.

— Mais t'es malade ou quoi ? s'écria Josie. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

Elle s'agenouilla et secoua Lucie, puis, dans un moment de colère, lui donna une gifle. Elly intervint aussitôt pour la calmer, l'éloigna de Lucie, puis s'agenouilla à son tour pour prendre Satis dans ses bras et la consoler. Josie, quant à elle, reprit son calme, mais son ton restait ferme.

— Tu t'excuses auprès de ta sœur, sinon on ne monte pas dans l'attraction.

Lucie hésita un instant en lançant un regard mauvais à Elly, qui reconfortait Satis, en pleurs. Puis elle murmura, à voix basse :

— Pardon...

Josie, agacée, prit Lucie par la main et se dirigea vers l'attraction, suivie d'Elly et de Satis. Elly proposa de payer les entrées pour eux quatre, tandis que Josie intima à sa sœur de rester tranquille une fois à l'intérieur et de ne pas faire de mauvaises blagues. Elle caressa doucement les cheveux de Satis, puis tous quatre disparurent dans l'obscurité de la maison hantée. L'entrée menait à un

couloir étroit et entièrement plongé dans le noir. Le bois noir des murs dégageait une odeur de vernis. La main de Satis agrippait celle d'Elly, tandis que son autre main glissait sur la paroi aux relents sucrés de plastique, comme pour se rassurer. Derrière eux, Josie avançait en tenant Lucie d'une poigne ferme.

— Ça ne fait pas peur, dit Lucie, d'un ton moqueur.

— Ne parle pas trop vite, répliqua Elly d'un ton volontairement solennel, tu vas avoir des surprises ici.

— T'as déjà essayé cette maison ? Lui demanda Josie.

— Une fois, avec des potes du club de foot, l'année passée, répondit-il. Tu flippes au début, mais ça fait pas aussi peur que les maisons hantées de Walibi ou de Disneyland. Là-bas, ils y vont à fond.

— Il fait trop noir, dit Satis. J'aime pas quand je ne vois rien.

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un cri strident retentit, aussitôt suivi d'un flash de lumière blanche juste à côté d'eux. Une vitre révéla un fantôme drapé de blanc, suspendu par une corde au cou. Une ficelle tira le drap, découvrant la tête d'un mannequin au visage inexpressif, les yeux entièrement blancs, sans pupilles. Tout le monde poussa un cri de surprise, sauf Lucie qui éclata de rire. Josie, encore secouée, la fixa, troublée. Elle se surprit à penser que sa petite sœur avait quelque chose d'inquiétant pour son âge, et alla jusqu'à se demander si elles appartenaient vraiment à la même famille. Ils reprirent leur progression, et furent à nouveau surpris par une lumière rouge qui révéla, cette fois, une autre vitrine : derrière, un squelette pendu, également, par une corde autour du cou. Lucie continua de rire, tandis que les autres sursautaient de nouveau. Elly laissa échapper un rire nerveux en serrant Satis plus fort contre lui.

— Je l'avais oublié, ce squelette, dit-il en riant. Il va rien nous faire, princesse. Tout ça, c'est du faux.

Josie prit Elly par le bras, l'attira vers elle, et l'embrassa sur la bouche.

— Tu es génial avec mes petites sœurs. J'ai de la chance d'avoir un petit ami aussi mature que toi. T'es pas comme les autres mecs de l'école, qui se comportent encore comme des gamins.

— Merci pour le compliment. Je trouve ça naturel, répondit Elly en lui rendant son baiser.

Il regarda tendrement Satis, toujours accrochée à lui... puis tourna les yeux vers Lucie. Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale. La lumière rouge projetée depuis la vitrine illumina le visage de Lucie qui le fixait avec un regard mauvais, tout en souriant d'un air malsain.

— En tout cas, moi, je n'ai pas peur, dit-elle. Cet endroit, c'est comme si c'était ma maison.

Sur ces mots, elle lâcha la main de Josie et s'élança en sautillant, dépassant les autres pour marcher devant eux.

— Lucie, tu restes près de nous ! cria Josie, en la grondant.

Lucie s'arrêta, se retourna, et les fixa, le sourire malsain toujours accroché aux lèvres.

— Vous voulez continuer de visiter ma maison ?

— On vient, mais on reste ensemble..., répondit Josie, la voix sévère.

— Ta petite sœur est bizarre, lui chuchota Elly à l'oreille.

— Je sais, répondit-elle sèchement. Qu'elle revienne l'an prochain si ça lui chante, mais ce sera sans moi. Tu t'y colleras.

Elly éclata d'un rire nerveux.

Sur leur chemin, des serpents en plastique suspendus au plafond descendirent jusqu'à leur niveau, effleurant leurs têtes et leurs épaules. Josie et Elly hurlèrent de surprise, suivis de Satis qui, bien qu'elle fût trop petite pour sentir les serpents, se mit à crier elle aussi, instinctivement, sentant le danger autour d'elle.

Devant eux, Lucie riait. Les autres accélérèrent le pas pour la rejoindre. Ils montèrent ensuite un escalier en métal, dont les marches basculaient légèrement, de gauche à droite, sous chacun de leurs pas.

— Doucement, Satis... Vas-y par petits pas, c'est glissant, dit Josie à sa petite sœur.

Lucie les attendait en haut de l'escalier, les yeux fixés sur eux. Un rai de lumière venu du balcon voisin l'éclairait partiellement. Ce halo, mêlé à l'obscurité, accentuait sur son visage une expression inquiétante. Son sourire malicieux avait disparu, remplacé par des lèvres serrées et un regard d'une noirceur presque insondable — un regard où l'on pouvait se perdre, voire s'éteindre. Elly s'arrêta net. Une impression désagréable le traversa : celle qu'elle allait les précipiter dans l'escalier.

— Lucie, ça va ? osa-t-il demander inquiet.

Lucie ne répondit pas. Elle le fixait, immobile, avec ce même regard noir. Elly déglutit péniblement et soutint son regard. Ce qu'il y vit était plus terrifiant que tous les faux monstres de cette maison hantée. Il aurait pu en rire, mais ce qu'il ressentait émaner de cette enfant de dix ans le glaça jusqu'à l'os.

— Lucie ? répéta-t-il doucement.

— Il se passe quoi ? demanda Josie derrière lui.

Satis, qui se tenait entre Elly et Josie, pencha la tête pour tenter de voir ce qui se passait. Elle aussi fut frappée par l'intensité du regard de sa sœur jumelle.

« PCHHHHHHHH !!! »

Une fumée accompagnée d'un bruit strident surgit brusquement près de Lucie, faisant sursauter les trois autres. Lorsqu'elle se dissipa, ils remarquèrent que la petite fille avait disparu.

— Lucie, t'es où ? appela Josie, soudain inquiète.

Ils accélérèrent le pas et arrivèrent au niveau du balcon équipé d'un tapis roulant. Lucie s'y trouvait, marchant lentement dessus avant de se mettre à sautiller.

— Lucie, arrête ! Tu vas tomber ! cria Josie, affolée.

Mais la fillette ne s'arrêta pas. Elle continua de sautiller sur le tapis roulant du balcon, risquant à tout moment une chute mortelle. Elly lâcha la main de Satis et se précipita vers elle pour l'attraper.

— Mais t'es folle ou quoi ?! s'écria-t-il, visiblement en colère. C'est dangereux ce que tu fais. Il faut marcher lentement ici.

Ils poursuivirent sur le tapis roulant jusqu'à débarquer sur la plateforme du balcon. Avant que Josie n'ait le temps de gronder à nouveau sa petite sœur, Lucie se retourna, un large sourire aux lèvres. Elle fixa Elly, le visage soudain figé, les yeux toujours aussi noirs.

— Je voulais savoir ce que ça ferait si tu t'intéressais un peu à moi, dit-elle doucement. Tu as pris un grand risque pour me sauver... ça aurait pu tourner très mal.

Elly ouvrit la bouche, mais ne sut quoi dire tant il était choqué par sa réaction. Il se tourna vers Josie pour observer sa réaction. Elle aussi avait les yeux écarquillés et resta muette, incapable de répondre.

Ils continuèrent d'avancer et pénétrèrent dans une pièce sombre, éclairée par une lumière pourpre tamisée. En son centre se trouvait un grand miroir, encadré de statues de dragons sculptés dans le bois. Lucie se plaça devant le miroir pour admirer son reflet, puis leva les bras en l'air et se mit à réciter l'incantation de la méchante reine du conte *Blanche-Neige*, demandant au miroir qui était la plus belle. Elle se tourna ensuite vers les autres et fixa sa sœur jumelle droit dans les yeux.

— Viens me rejoindre, Satis. Le miroir m'a dit que j'étais la plus belle... mais maintenant, j'ai envie de savoir laquelle de nous deux l'est vraiment.

Satis hésita un instant, puis s'approcha lentement. Elly et Josie les regardaient, mal à l'aise. En d'autres circonstances, la scène aurait pu être amusante, mais le comportement de Lucie rendait l'ensemble étrangement

inquiétant. Lucie prit la main de Satis et la serra fermement, avant de reprendre la question face au miroir. Elle attendit quelques secondes, puis adopta une voix gutturale, exagérément monstrueuse :

— C'est toujours toi la plus belle, ma chère petite Lucie... C'est ta sœur Satis qui est la plus moche de toute l'école.

Elle éclata alors de rire. Satis, blessée, retira vivement sa main et fondit en larmes. Josie poussa un long soupir d'exaspération. Soudain, de part et d'autre du miroir, deux statues de dragons à trois têtes surgirent du mur pour leur faire face. Satis hurla, les yeux noyés de larmes, tandis que Lucie riait de plus belle. Elle s'éloigna de sa sœur et courut se réfugier dans les bras d'Elly et de Josie. Épuisée de devoir la reprendre sans cesse, Josie se contenta de lui lancer un regard noir. Elle se promit de lui passer un savon le soir même, une fois rentrées, et d'informer leurs parents de son comportement dissipé et cruel.

— Tu trouves ça drôle, Lucie ? lui demanda Elly, la voix pleine de reproches.

Lucie l'ignora et continua de rire à s'en rouler par terre. Autour d'eux, des petits haut-parleurs diffusaient des rires diaboliques, accompagnant ceux de la fillette.

— Je veux sortir d'ici... Ça ne m'amuse plus, dit Satis en continuant de pleurer.

— On va y aller. Il y a mieux comme attraction, répondit Josie, d'une voix douce.

Ils avancèrent en dépassant Lucie, qui riait toujours au sol.

— Lucie, on part tout de suite, sinon on te laisse ici, lança Josie d'un ton sec.

— Ok, j'arrive, grande sœur chérie, répondit-elle avec insolence.

Elle se releva, mais fut soudain gênée par un sifflement aigu à ses oreilles. Elle poussa un cri de rage et se mit à s'agiter dans tous les sens, agitant frénétiquement les bras.

Le sifflement tournait autour de sa tête, la faisant tourner sur elle-même, affolée. Dans la faible lumière de la pièce sombre, elle remarqua une nuée de moustiques qui s'en prenait à elle. Ils étaient des dizaines, tournoyant autour de son visage tout en continuant de bourdonner près de ses oreilles. Ses gestes brusques et ses cris ne parvenaient pas à les éloigner. Au contraire, les insectes devenaient de plus en plus agressifs, et bientôt, d'autres les rejoignirent.

— Arrêtez ! Laissez-moi ! cria-t-elle.

Pendant ce temps, Elly, Josie et Satis avaient déjà avancé, s'éloignant d'elle.

— Lucie, si c'est encore une de tes stupides blagues, ça ne prend plus ! cria Josie sans la voir. Dépêche-toi ! On parlera de ton comportement à la maison avec papa et maman.

Lucie ne répondit pas. Elle continuait de crier, suppliant la masse de moustiques de s'arrêter. Mais les insectes semblaient s'organiser, formant une pression autour d'elle qui la repoussait lentement vers le mur, face au miroir décoré de dragons. On aurait dit qu'ils étaient commandés par une force invisible, agissant comme un seul corps, guidant ses mouvements et l'enveloppant. Une fois adossée, elle reçut plusieurs piqûres douloureuses qui lui arrachèrent des cris. Soudain, le mur derrière elle se mit à trembler et s'ouvrit, révélant un étroit passage sombre dans lequel elle fut aspirée de force. Il se referma aussitôt dans un claquement sec.

— Lucie ???

Josie entendit le cri étouffé de sa sœur. Elle tourna un regard affolé vers Elly alors qu'ils étaient presque arrivés à la sortie.

— Je commence à m'inquiéter, lui dit-elle. Ce qui se passe n'est pas normal.

— Elle s'est peut-être perdue quelque part, répondit Elly. À part quelques lumières, il fait vraiment très sombre à l'intérieur.

Ils firent aussitôt demi-tour en courant, sous le regard inquiet de la caissière et des clients qui attendaient pour entrer à leur tour. Josie, appelant sans relâche sa sœur, distingua ses cris qui se rapprochaient. Ils débouchèrent dans la pièce du miroir, où une famille, paniquée, fixait un mur de bois qui tremblait sous les coups frénétiques de petits poings. De l'autre côté, Lucie hurlait et appelait à l'aide. Josie courut vers le mur et chercha désespérément un moyen de l'ouvrir, espérant qu'il s'agisse d'une porte.

— Josie, au secours ! Ça me pique de partout, j'ai mal ! hurla Lucie, affolée.

— Lucie, je suis là ! répondit Josie, les deux mains sur le mur, tentant de la rassurer.

— Ça me pique ! Les moustiques me piquent partout ! Ça brûle !!!

Satis, en pleurs, s'agrippa à Elly, qui demeurait paralysé. Tous restèrent figés, impuissants, tandis que le mur résonnait des coups désespérés de Lucie et de ses hurlements de douleur. Puis, du fond de la paroi, une voix masculine surgit : grave, étouffée, murmurée, prononçant des paroles incompréhensibles dans une langue inconnue.

— Josiiiiie... j'ai peuuuur... ça me fait trop maaaaal !!!

— LUCIE !!! hurla Josie, la voix brisée, frappant la paume de ses mains contre le mur, les larmes coulant sur ses joues.

— Noooooon ! Laissez-moi !!!

Ce furent les derniers mots de Lucie, avant qu'un silence glacial ne tombe sur la pièce. Seuls subsistaient les bruits mécaniques de l'attraction et les sons diffus de la fête foraine au-dehors.

— Lucie... murmura Josie en sanglotant.

Elle se laissa tomber à genoux, secouée par les larmes. Un membre de la sécurité les rejoignit quelques minutes plus tard pour leur demander ce qui s'était passé. Une fois les faits expliqués, il invita tout le monde à sortir. Des techniciens intervinrent alors pour scier le mur afin de voir

ce qui se trouvait de l'autre côté. L'un d'eux affirma qu'il était normalement impossible que ce mur puisse s'ouvrir. L'endroit était vide, et le corps de Lucie ne fut jamais retrouvé. Personne ne put fournir d'explication rationnelle à ce qui venait de se produire.

Très vite, policiers et pompiers arrivèrent sur place pour prendre le relais. La Foire du Midi fut soudain plongée dans le chaos, alors que l'ambiance aurait dû être à la fête. Les responsables de la maison hantée furent contraints de fermer l'attraction pour le reste de l'été, en attendant d'éventuelles réouvertures futures, avec des mesures de sécurité renforcées. L'incident fit la une de tous les journaux belges, et de quelques titres à l'étranger, notamment en France, aux Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne. En ce mois d'août de l'an 2000, la Belgique pensait s'être remise des traumatismes causés par les nombreuses disparitions d'enfants survenues dans la seconde moitié des années 90. La plupart de ces drames étaient liés à d'effroyables réseaux pédophiles, dont certains noms — à commencer par celui de Marc Dutroux — provoquaient encore des frissons à leur seule évocation. Rares étaient les survivants, beaucoup ayant péri après avoir été enlevés. La disparition mystérieuse de Lucie, en ce tout début de XXI<sup>e</sup> siècle, raviva des blessures encore loin d'être cicatrisées. Des parents, inquiets à l'idée de laisser leurs enfants ou adolescents sortir seuls, recommencèrent à développer des sentiments de paranoïa. Ils se demandaient si cette disparition n'était pas liée aux événements sinistres qui avaient marqué l'actualité belge durant la décennie précédente. Ce que personne ne savait, c'est que cette disparition n'avait absolument rien à voir avec un crime pédophile. Il s'agissait de quelque chose qui échappait à toute logique humaine — quelque chose de profondément maléfique, lié aux ténèbres du monde spirituel. Les moustiques qui avaient attaqué Lucie étaient dirigés par une force démoniaque. Cette entité s'était

nourrie de la méchanceté innée de la fillette pour l'attirer dans ses ténèbres... et faire d'elle son pion pour les temps à venir. Lucie Fer, 10 ans, avait disparu. Mais elle n'était pas morte. Et le jour où elle reviendrait... beaucoup regretteraient ce retour.

Dans son appartement, Timothy suivait chaque jour les actualités sur cette disparition étrange. Un soir, seul chez lui, il décida de ne plus regarder les informations : cela lui faisait trop mal. Il n'était pas croyant, mais ressentit au fond de lui le besoin de supplier le ciel pour qu'un miracle se produise, et qu'on retrouve cette enfant saine et sauve. Il se dirigea vers la fenêtre de son salon, alluma une cigarette et observa, en silence, la Foire du Midi se refermer autour d'une heure du matin. Le lendemain, la foire fermerait définitivement ses portes pour l'année, avant de revenir l'été suivant. Timothy observa la Foire du Midi dans la nuit noire, et secoua la tête, attristé à l'idée que c'était dans ce lieu sinistre que la petite Lucie avait mystérieusement disparu. Il n'avait jamais vraiment aimé cette attraction, et désormais, il avait une raison de plus de la détester.

Il était 1h40 du matin. La rue était déserte, plongée dans l'obscurité. Il écrasa sa cigarette et s'apprêta à retourner dans son salon, quand quelque chose attira son attention. Les portes battantes en bois, situées au-dessus du balcon de la maison hantée, s'ouvrirent lentement dans un grincement dérangeant. À l'intérieur, émergeant de l'obscurité, une forme apparut à l'endroit où le diable en plastique était censé se présenter. Pensant à une défaillance technique, Timothy comprit rapidement que ce qu'il voyait n'avait rien de normal. La silhouette qui sortit des ténèbres, entre les battants de bois, était celle d'une petite fille brune, en robe jaune sans manches, avec chaussettes blanches et baskets rouges. Ses cheveux étaient en bataille, et elle était couverte de crasse, comme

si elle sortait d'un bidonville. Son visage, sa robe, ses bras, ses chaussettes et ses baskets étaient tachés de noir. Mais ce qui terrifia Timothy au point de lui provoquer un haut-le-cœur, ce fut le bas de son visage : il avait été arraché. Du sang en coulait abondamment. Il la reconnut aussitôt : c'était Lucie, la petite fille qu'il avait aperçue quelques semaines plus tôt, se promenant joyeusement, une glace à la main, en compagnie de sa sœur jumelle, de sa grande sœur et du petit ami de cette dernière. Lucie ne semblait pas souffrir, malgré son état pitoyable. Au contraire, bien qu'elle n'ait plus de bouche, ses joues et ses pommettes se soulevèrent légèrement, et ses yeux exprimèrent quelque chose qui, pour Timothy, ressemblait à un sourire. Un sourire malsain. Comme un message personnel adressé à lui seul. Il en serait marqué à vie. Puis, comme si cela ne suffisait pas, deux longues formes ovales et translucides apparurent derrière le dos de la petite. Il fallut quelques secondes à Timothy pour comprendre : c'étaient des ailes, semblables à celles des insectes — mouches, libellules... ou moustiques. Lucie sortit encore davantage de l'ombre, à quatre pattes, sans le quitter du regard. Elle s'installa sur le balcon, leva lentement la tête vers le ciel... et resta ainsi quelques instants, avant de battre des ailes et de s'envoler dans la nuit étoilée. Timothy la regarda s'éloigner, figé, les yeux et la bouche grands ouverts, pris de nausée à cause du bourdonnement de ses ailes. Ce son, aussi désagréable que celui d'un moustique, se grava aussitôt en lui. Il se boucha les oreilles, recula et referma précipitamment sa fenêtre, qu'il s'assura de bien verrouiller. Mais à l'intérieur, il pouvait encore entendre ce sifflement. Il devenait fou. Pris de panique, il courut jusqu'à son lecteur CD, y introduisit un disque de rock et monta le volume à fond pour couvrir le bruit. Peu lui importait de déranger ses voisins — ils avaient probablement entendu la même chose que lui, et préféreraient sûrement sa musique au cauchemar qui bourdonnait dehors. Cette nuit-là, Timothy

ne parvint pas à dormir. Il se retourna encore et encore dans son lit, jusqu'à ce qu'un déclic le traverse pour faire un sinistre constat. Le nom complet de cette petite fille, il l'avait entendu aux infos : **Lucie Fer**. Lucie Fer... comme **Lucifer**. Cet ange déchu qui, dans la tradition chrétienne, était souvent assimilé à Satan et au Diable parce qu'il s'était rebellé contre Dieu. Quel étrange hasard que, portant ce nom de famille, son prénom soit *Lucie*. Timothy comprit alors que la Lucie qu'il avait vue n'avait plus rien d'humain. Elle était devenue autre chose. Quelque chose de démoniaque. Et il en frissonna jusqu'aux os. Elle lui avait souri avant de s'envoler. Et elle savait où il vivait. Timothy ne serait plus jamais tranquille en sachant, qu'un jour, elle le retrouverait.

FIN (?)



**L'HISTOIRE  
DE LAURENT DUBOIS**

Laurent Dubois venait de terminer son service de médecin généraliste à l'hôpital Saint-Pierre, dans le quartier des Marolles, près de la station Porte de Hal et de la limite avec Saint-Gilles. En ce début d'année 2020, la presse relayait sans cesse des informations alarmantes sur un nouveau virus venu de Chine, susceptible de se propager à l'échelle mondiale. L'inquiétude montait déjà dans le milieu médical : beaucoup se demandaient comment faire face à une crise d'une telle ampleur s'ils venaient eux-mêmes à être touchés. En quittant son cabinet, Laurent avait surpris des conversations d'infirmières qui faisaient écho à ses propres craintes. Il tenta de chasser ces pensées tandis qu'il traversait les longs couloirs de l'hôpital vers l'ascenseur, prêt à rentrer chez lui. Il était plus de vingt heures, et tout ce qu'il désirait, c'était manger les restes d'une pizza qu'il avait dans son frigo, affalé devant une série Netflix qu'il suivait en ce moment. Cette série, bien différente des deux autres qu'il regardait sur le thème de la médecine, lui servait d'échappatoire. Par nostalgie, il s'était lancé dans une relecture complète de la série *Urgences* via ses coffrets DVD, tout en rattrapant son retard sur *Grey's Anatomy*, dont il avait manqué de nombreuses saisons à cause de ses obligations professionnelles. Mais suivre parallèlement une série plus légère, sans rapport avec l'univers médical, lui permettait de prendre du recul par rapport à son quotidien et de se changer les idées.

Il salua quelques collègues au passage, puis quitta le bâtiment en empruntant la rampe descendante menant à la sortie. C'était un vendredi soir, et un week-end tranquille s'annonçait pour lui. Il aperçut quelques jeunes se diriger vers les bars des environs — parmi les plus connus, *Le Réservoir* et *Le Petit Lion* — pour commencer à faire la fête. Un groupe de personnes attendait le bus à un arrêt, probablement pour rentrer chez eux ou sortir entre amis. Sur le trottoir, un homme à l'allure étrange croisa son

chemin. C'était un homme d'un certain âge, à l'hygiène douteuse, visiblement issu d'un milieu défavorisé, comme on en croisait souvent dans le quartier, vêtu de vêtements sales, les cheveux longs et ébouriffés. Il parlait tout seul, ce qui poussait les passants à s'écarter pour éviter d'avoir affaire à lui. Même si le quartier des Marolles se relevait grâce à ses galeries d'art et ses centres culturels, une partie de sa population restait confrontée à la misère, sous différentes formes. C'était l'une des réalités particulières du lieu.

— La fin est proche, la fin est proche, la fin est proche... répétait-il à qui voulait l'entendre.

Son regard vide se tournait parfois vers le ciel étoilé, parfois vers des passants, avant de se fixer droit devant lui, tandis qu'il continuait de marmonner, avançant d'une démarche titubante.

Laurent serra plus fermement sa mallette, évitant de croiser son regard, les dents serrées, espérant qu'il ne lui adresse pas la parole. L'arrêt de métro n'était plus très loin — il n'avait qu'une centaine de mètres à parcourir. Mais au moment où il arrivait à sa hauteur, l'homme lui agrippa brusquement le poignet, le surprenant et lui arrachant un cri de protestation.

— Je vous prie de me lâcher ! lui lança Laurent.

L'homme planta sur lui ses yeux grands ouverts, puis se pencha pour lui murmurer quelque chose.

— Soyez prudent, cher Monsieur, car la fin est proche... la fin est proooooche !!!

Sur ces mots, il leva les yeux vers le ciel et se tut. Le seul son qui s'échappa de sa bouche fut un râle plaintif. Laurent tenta de se dégager, mais la poigne sur son poignet était trop ferme.

— Lâchez-moi, je vous dis ! répéta-t-il, plus fort.

Il hésita à le frapper avec sa mallette, mais redouta une réaction violente de la part de cet homme, dont l'équilibre mental semblait fragile. Et surtout, il se savait mal préparé

à gérer ce genre de situation : il n'était ni bagarreur, ni costaud, avec sa carrure fine et peu impressionnante. Il jeta un regard implorant autour de lui, espérant que quelqu'un intervienne. Quelques passants l'observaient, inquiets, mais personne n'osa bouger. Cela ne le surprit pas vraiment : il savait dans quel monde individualiste il vivait. Pourtant, cette passivité le révoltait. L'homme quitta le ciel des yeux et tourna de nouveau son regard vers Laurent. Il s'approcha davantage, fixant intensément ses yeux, puis se pencha vers lui, ses yeux écarquillés, pour chuchoter de nouveau. Son haleine fétide lui brûlait les narines.

— La fin est proche... la fin est PROCHE !!!

Puis, soudain, il lâcha une quinte de toux puissante, projetant en pleine figure de Laurent une énorme bouffée de fumée verdâtre et nauséabonde. Il desserra enfin sa prise, et Laurent recula d'un bond en toussant violemment.

— Putain, c'est dégueulasse !!! hurla-t-il.

Les larmes aux yeux, il tenta d'essuyer son visage tant bien que mal, suffoqué par la puanteur qui lui collait à la peau. Il regarda son agresseur s'éloigner en marmonnant comme si de rien n'était, toujours plongé dans son délire solitaire. Laurent s'épongea encore le visage et partit d'un pas rapide, en colère, vers la station de métro Porte de Hal. Une fois sur le quai, il était encore dégoûté par l'odeur persistante, qui lui donnait presque la nausée. Il se demanda s'il aurait encore assez d'appétit pour savourer la pizza qu'il attendait pourtant avec impatience de dévorer depuis la fin de son service. Il claqua la porte de son appartement une fois arrivé chez lui, puis se dirigea aussitôt vers la salle de bain pour prendre une douche. Il avait besoin de se purifier. Sous l'eau chaude, il se frotta frénétiquement tout le corps avec du savon, insistant sur le visage, là où il avait reçu la fumée nauséabonde projetée par l'homme qui l'avait brutalement accosté après son travail. Une fois qu'il se sentit suffisamment propre, il

sortit de la douche, se sécha rapidement et alla récupérer son téléphone, encore en train de charger, pour consulter ses messages. Certains étaient d'ordre professionnel et il décida de les ignorer, déterminé à profiter pleinement de son week-end. D'autres venaient d'amis ou de membres de sa famille, sollicitant des disponibilités pour se voir. Mais ce soir, son envie de détente l'amena à se concentrer sur les messages d'amants réguliers rencontrés via l'application Grindr, réservée aux hommes gays. Il réfléchit à la personne avec qui il pourrait passer un moment torride le lendemain soir. Au fond, Laurent aspirait à une véritable histoire d'amour. Mais son rythme de vie et son agenda chargé ne lui permettaient pas d'entretenir une relation sérieuse dans la durée, malgré plusieurs tentatives. À trente-six ans, et alors qu'il approchait de la quarantaine, sa vie sentimentale et sexuelle se résumait à des échanges physiques parfois enrichis de discussions intellectuelles avec quelques hommes qu'il voyait régulièrement. Certains recherchaient la même chose que lui, ce qui évitait les malentendus. Mais il arrivait aussi que des tensions surgissent avec ceux qui tombaient amoureux trop vite et insistaient. Cela le faisait fuir. Dans ces cas-là, il devait parfois prendre la décision difficile de les bloquer en les « ghostant » comme disaient les jeunes de cette nouvelle génération. Il avait d'ailleurs appris ce terme grâce à un jeune homme de dix ans son cadet, qui lui avait expliqué que l'expression venait du mot anglais *ghost*, signifiant « fantôme ». Cette explication avait arraché à Laurent un rire amer. Depuis, il s'était approprié ce terme, qu'il utilisait pour qualifier ce comportement distant, parfois inévitable, quand la communication ne fonctionnait plus. L'un de ses contacts avec qui il s'entendait particulièrement bien était un Camerounais de tout juste trente ans, nommé Christophe. Ils se retrouvaient parfois en cachette dans une chambre d'hôtel, place du Luxembourg, car Christophe n'assumait pas son homo-

sexualité. Il était marié et père d'un petit garçon. Laurent appréciait sa douceur, la force tranquille de son corps musclé, et la sensibilité qu'il cachait sous sa carrure imposante. Lorsqu'ils partageaient l'oreiller, Christophe se confiait souvent à lui sur la difficulté qu'il avait à s'accepter. Laurent se demanda s'il n'allait pas proposer à Christophe de se voir le samedi soir. Mais au moment où il l'appela, ce dernier déclina poliment. Il lui expliqua qu'il passerait le week-end avec sa famille et qu'ils iraient tous les trois voir un film au cinéma. Laurent fut compréhensif face à ce refus, et trouva même touchant de les imaginer réunis, profitant de moments heureux ensemble. Christophe lui avait déjà montré des photos de sa famille sur son téléphone, et Laurent s'était souvent demandé à quoi aurait ressemblé la vie de son amant s'il avait pu assumer plus tôt son homosexualité. Il l'imaginait père d'un garçon, mais en couple avec un homme — peut-être avec lui, si seulement sa vie avait été différente, plus disponible, plus stable. Parfois, il fantasma sur cette possibilité : être ce second papa, discret mais aimant, aux côtés de Christophe. Ces dilemmes, à la fois affectifs, moraux et existentiels, lui traversèrent brièvement l'esprit... qu'il repoussa d'un revers de la main en se dirigeant vers la cuisine. Il sortit les restes de pizza du frigo, les réchauffa, prit une Jupiler bien fraîche, et s'installa seul dans son salon pour enchaîner quelques épisodes de la série qu'il suivait en ce moment. C'était une série d'action, mélangeant romances et tensions dramatiques entre les protagonistes. Elle l'emporta dans un monde imaginaire où, par instants, il s'imaginait acteur d'un scénario similaire. Peu à peu, son corps s'alourdit, ses pensées se dispersèrent... et il plongea dans un sommeil profond. La télévision restait allumée, diffusant encore des images et des voix, tandis qu'il dormait du sommeil du juste, affalé sur le fauteuil du salon. Mais peu avant son réveil, son sommeil fut perturbé par un cauchemar. Il

courait, essoufflé, dans une jungle luxuriante. Une présence l’y poursuivait — quelque chose de démoniaque, dont il ne parvenait pas à distinguer le visage. Comme cela arrive souvent dans les cauchemars, ses jambes refusaient de le porter convenablement, ses cris restaient bloqués dans sa gorge. C’était comme si une force invisible l’empêchait d’avancer. Il trébucha contre un arbre, tomba lourdement au sol. La présence s’approchait, lentement. Une forme noire, sans traits humains, à la stature vaguement humaine, se détachait dans la brume de la jungle. Tout ce qu’il put apercevoir fut une silhouette de fumée, sombre et mouvante, qui s’avançait vers lui, tandis qu’un faible écho, semblable à des souffles de vent, s’élevait tout autour de lui. Quand la silhouette fut à sa hauteur, elle l’attrapa par les épaules. Et lui dit, d’une voix grave et glaciale :

— **Ta fin est proche.**

Laurent se réveilla en sursaut, encore affalé dans son fauteuil, et reprit doucement conscience. Il constata qu’il avait laissé passer de nombreux épisodes pendant son sommeil. Il regarda l’heure : 10h30 du matin. Il grogna, agacé, en se disant qu’il allait devoir rattraper encore plus de retard dans sa série en revenant en arrière. Il éteignit la télévision et entreprit de remettre un peu d’ordre dans son appartement... jusqu’à ce qu’il ressente une étrange gêne au niveau de la peau, qui le poussa à se gratter compulsivement. Pris d’un doute, il courut à la salle de bain pour vérifier s’il ne faisait pas une réaction allergique. Lorsqu’il se regarda dans le miroir, il eut la mauvaise surprise de découvrir des taches verdâtres dans son dos, semblables à des hématomes. Il ressentit une démangeaison si forte qu’il s’était déjà écorché la peau à force de se gratter. Il fouilla dans son armoire à pharmacie, y trouva une crème apaisante et s’en appliqua sur les zones irritées. Mais cela ne fit que soulager temporairement la douleur. Il passa la journée chez lui, allongé, refusant de répondre

aux appels qu'il recevait : de violents maux de tête s'étaient ajoutés aux démangeaisons, et aucun traitement ne semblait fonctionner.

Au fil de l'après-midi, son teint pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et une sensation de fièvre s'installa. Ce week-end, qu'il avait espéré reposant, se transformait en véritable calvaire. Il dut se résoudre à contacter son lieu de travail pour les prévenir qu'il ne pourrait pas venir travailler les prochains jours à partir de lundi. Son état empirait, sans qu'il comprenne pourquoi. Il effectua des recherches sur un site spécialisé destiné aux médecins, mais les résultats qu'il y trouvait n'étaient pas suffisamment clairs ou convaincants. Ce flou le fit douter de ses propres compétences de généraliste : il n'arrivait pas à poser un diagnostic sur sa propre situation. Il prit alors rendez-vous chez son propre médecin, qui, lui non plus, ne put formuler de diagnostic précis le jour du rendez-vous. Ce dernier lui prescrivit simplement des traitements destinés à soulager ses symptômes. Mais rien n'y fit. Son état se dégradait de jour en jour. Il se grattait sans cesse, maigrissait, les maux de tête persistaient, la fièvre ne retombait pas. Son reflet dans le miroir devenait de plus en plus effrayant, au point qu'il se voyait comme Jeff Goldblum dans la réadaptation du film d'horreur *La Mouche*, où un scientifique se décomposait peu à peu jusqu'à prendre l'apparence d'un monstre après une expérience ratée. Les rares fois où il parvenait à sortir pour faire quelques courses, les passants le regardaient avec effroi et s'écartaient de son chemin. Il avait une apparence cadavérique, et cela le frappa de plein fouet. Ce visage amaigri, ces yeux cernés, cette peau terne... il se souvint alors de cette rencontre étrange, ce soir-là, en sortant de l'hôpital Saint-Pierre, dans les Marolles. Son apparence actuelle ressemblait à celle de cet homme à l'hygiène douteuse, qui semblait être sous l'emprise de la drogue, de

l'alcool... ou d'une autre substance qu'il n'avait pas identifiée sur le moment. De manière générale, c'était le genre de constat qu'on posait pour des personnes dans son état. Mais Laurent commença à se dire qu'il ne s'agissait pas d'une maladie ordinaire, ni de quelque chose que la science pouvait expliquer. Il en venait à croire qu'une force supérieure était à l'œuvre — quelque chose de spirituel, peut-être même de l'ordre de la sorcellerie. Pourtant, Laurent était athée. Mais cette idée persistante ne quittait plus son esprit. D'autant que, chaque nuit, le même cauchemar revenait, toujours plus violent : cette jungle étouffante, cette présence démoniaque qui le poursuivait sans relâche. Plus le rêve se répétait, plus son état physique se détériorait. Le médecin qu'il avait été sentait désormais que sa mort approchait. Il cessa de prendre ses traitements, se résigna. Il choisit de se laisser mourir, vivant ses derniers instants dans la douleur, s'accrochant à l'idée que la mort serait peut-être son unique échappatoire. Il n'espérait plus qu'une chose : que tout s'arrête afin d'échapper à la douleur. Car il le savait... la fin approchait en effet. Et cette pensée le soulageait presque. Il était heureux de ne plus avoir à faire partie de ce monde, ni à en être témoin. Pendant ce temps, il continuait de se gratter frénétiquement, s'arrachant des lambeaux de peau purulente avec ses ongles sales. Un soir de ce mois de mars, il se contempla une dernière fois dans le miroir. Son reflet n'était plus humain. Il sourit malgré tout, dévoilant des dents pourries.

— La fin est proche, murmura-t-il à son propre reflet.

Il éclata alors d'un rire sec, nerveux, secouant tout son corps dans une euphorie délirante. Mais une violente quinte de toux l'interrompit net, lui arrachant un cri de douleur venu du fond de l'abdomen. Il se plia en deux, se tenant le ventre, grognant, puis se redressa avec effort. Il s'approcha de l'évier et y expectora une grande quantité de glaire verte, d'une teinte semblable à celle des épinards.

Il s'essuya la bouche, puis alla chercher dans sa garde-robe un long manteau qu'il enfila sans hésitation. Il était hors de question pour lui de mourir seul, enfermé chez lui. Il voulait sortir, marcher, et faire face au monde une dernière fois. Il refusa de prendre les transports en commun. Puisant dans ses dernières forces, il marcha pendant des heures, traversant la ville de Woluwe-Saint-Lambert jusqu'au parc Royal. Il affronta sans honte les regards inquiets, les visages figés de peur. Les passants s'écartaient de lui comme s'il portait en lui la peste. Laurent, désormais, était devenu cet homme qu'il avait croisé des semaines plus tôt. Celui qui l'avait terrifié devant l'hôpital Saint-Pierre. Il ressentait à présent ce que cet homme avait senti. Il vivait ce qu'il avait vécu. Et il s'en fichait. Son seul but, désormais, était d'annoncer au monde ce qu'il savait.

— La fin est proche. La fin est proche. La fin est proche... répétait-il, encore et encore.

Sous les regards confus, moqueurs ou effrayés des passants, certains chuchotaient qu'il s'agissait d'un fou, possédé par des textes apocalyptiques lus dans quelques livres sacrés. Mais lui, il savait. Et il continua de marcher. Il s'arrêta parfois pour rire, secoué par des éclats déments, puis reprenait sa marche en répétant inlassablement la même litanie. Une fois arrivé au parc Royal, il s'assit sur un banc, le souffle court. Devant lui, des silhouettes rôdaient dans l'obscurité, cherchant le frisson du plaisir sexuel caché auprès d'autres hommes. Laurent connaissait les risques de ces rencontres nocturnes. Par le passé, il avait toujours évité cet endroit à la nuit tombée. Mais ce soir, toute peur avait disparu. Il n'avait plus qu'un seul désir : se libérer. Quitter son corps en ruine. Trouver la paix — une paix qu'il croyait désormais possible, seulement dans la mort.

Un jeune homme, dans la vingtaine, s'arrêta devant lui. Il le fixa, l'air perplexe, puis recula brusquement en voyant

l'état cadavérique de Laurent, dont la silhouette émergeait à peine de l'obscurité glauque du parc.

— La fin est proche..., chuchota Laurent.

Le jeune homme s'immobilisa aussitôt. Il se retourna lentement vers lui, les yeux écarquillés, comme s'il entrait en transe. Laurent comprit alors : il avait acquis un pouvoir. Une forme d'hypnose, née de sa décrépitude, de sa transformation. Il pouvait désormais imposer sa volonté. Mais il ne souhaitait pas lui faire de mal. Non. Il voulait simplement qu'il l'aide à accomplir sa dernière volonté.

— La fin est proche..., répéta-t-il, d'un ton plus grave.

Le jeune homme s'approcha de lui, les yeux toujours écarquillés, sans dire un mot, jusqu'à se tenir juste en face de lui. Le corps de Laurent continuait de pourrir à vue d'œil. Ses traits n'étaient plus reconnaissables, sa peau noircie se détachait par plaques. Il n'était plus qu'une masse putréfiée, à peine humaine.

— La fin est proche..., murmura-t-il encore, dans un souffle rauque.

Soudain, un frisson le traversa. Des picotements nauséabonds se manifestèrent au niveau de son cou. Puis, lentement, sa chair se décomposa sous la pression invisible de son propre effondrement... jusqu'à ce que sa tête se détache de son corps et roule lourdement au sol. Le corps décapité de Laurent resta assis, figé, sur l'autre extrémité du banc en bois, tandis que sa tête, tombée au sol, continuait de parler toute seule. Sa voix, désormais déformée, répétait inlassablement : « La fin est proche... La fin est proche... ». Le jeune homme, Bilal, 27 ans, exécuta mécaniquement les gestes dictés par la voix de Laurent, dont le mantra semblait lui transmettre des instructions précises par télépathie. Sans émotion, il ramassa la tête et la dissimula à l'intérieur de son blouson. Puis il quitta lentement le parc, l'air absent. À la sortie, il fut brusquement interrompu par un homme âgé qui, de

manière agressive et irrespectueuse, tenta de le draguer. L'homme posa violemment une main sur sa braguette, et de l'autre, caressa ses cheveux tout en murmurant des propos à connotation sexuelle explicite. Il fit référence à la supposée « grosseur » du sexe noir de Bilal, usant sans gêne de clichés racistes et d'un imaginaire post-colonial, où son privilège social européen se manifestait dans une tentative sordide de domination sexuelle. Bilal, toujours en transe, rejeta violemment l'homme sans un mot. Face à ce rejet, le vieil homme bascula dans l'insulte, l'attaquant avec une série de propos racistes : il le traita de nègre et de singe arrogant, prétendit qu'il ne valait rien sans des gens comme lui, que « vous les Africains êtes tous les mêmes » et lui ordonna de « retourner dans son pays ». Bilal l'ignora. Il continua d'avancer, les yeux écarquillés, la tête de Laurent enfouie dans son blouson. Derrière lui, les vociférations racistes de l'homme qui l'avait insulté résonnaient encore, puis s'éloignèrent peu à peu. Vu de l'extérieur, il pouvait passer pour un jeune homme cachant quelques bouteilles d'alcool, en route pour rejoindre des amis en soirée. Mais ce qu'il transportait était bien plus macabre. Obéissant à un ordre mental impérieux, il avait pris, quelques minutes plus tôt, l'argent dans la veste de Laurent et s'était rendu à un hôtel près de la place du Luxembourg, en bus. À son arrivée, son apparence et sa tenue ne parurent pas suspectes. L'homme à l'accueil, brièvement soumis au contrôle de la voix de Laurent qui résonnait dans l'esprit de Bilal, accepta sans sourciller les billets que ce dernier lui tendait. Il lui remit une clé. Bilal monta dans l'ascenseur, en direction d'une chambre régulièrement utilisée par Christophe, l'un des partenaires sexuels réguliers de Laurent — un lieu discret, où se jouent, des plaisirs secrets. Une fois installé dans la chambre, Bilal se dirigea vers la salle de bain, ouvrit le grand tiroir en dessous du lavabo, juste sous le miroir, et y déposa la tête de Laurent. Celle-ci le remercia d'un clin

d'œil. Sans un mot, Bilal referma doucement le tiroir, éteignit la lumière, puis quitta la chambre en refermant la porte derrière lui.

En bas, à l'accueil, l'homme de service fut surpris de le voir ressortir aussi vite qu'il était arrivé.

— J'ai laissé une surprise pour Christophe Omarou, expliqua Bilal d'un ton détaché. C'est un de vos clients réguliers. Il ne devrait pas tarder, c'est pour une soirée... spéciale.

Ce nom fit réagir l'homme à l'accueil. Une étincelle traversa son regard : bien sûr, Christophe Omarou... Ce grand bel homme, musclé, toujours habillé avec élégance, qui venait fréquemment réserver la même chambre pour ses rendez-vous discrets avec des partenaires sexuels masculins. Il ne posa pas de questions, et adressa un sourire complice à Bilal, qui sortit de l'hôtel.

Dehors, l'air frais le ramena à lui. Son esprit émergea de la torpeur étrange dans laquelle il avait été plongé à son insu. Pris d'un frisson, il se figea. Que venait-il de faire ? Il se retourna, jeta un coup d'œil à travers les portes vitrées. L'homme de l'accueil accueillait d'autres clients, mais jetait aussi, furtivement, des regards dans sa direction. Gêné, Bilal détourna le regard et s'éloigna d'un pas rapide. Il erra quelques instants dans les rues sombres, prêt à retourner au parc royal pour retrouver d'autres hommes. Mais il s'arrêta, comme retenu par quelque chose. Il fit demi-tour, le cœur battant, et retourna à l'hôtel. Lui qui vivait sa sexualité dans l'ombre, à l'abri des regards, sentit une impulsion le traverser. Il prit son courage à deux mains, retourna à l'hôtel et s'approcha de l'accueil.

— Ça vous dirait... qu'on échange nos numéros ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

L'homme le regarda avec douceur et sourit.

— Pourquoi pas ? Pour être honnête, je vous trouve mignon. C'est quoi votre nom ?

— Bilal.

— Moi, c'est Merlin, répondit-il en tendant la main.

— J'sais pas... Je vous sens bien, dit Bilal en se tortillant, visiblement intimidé à l'idée de draguer ouvertement un autre homme, lui qui n'assumait pas totalement son homosexualité. J'ai vu comment vous m'avez regardé... C'est pas comme d'habitude. La plupart du temps, les mecs profitent de moi parce qu'ils me voient juste comme un Noir avec un gros sexe. Ils s'en foutent de qui je suis vraiment. Peut-être que je pourrais essayer de vivre quelque chose de sérieux avec vous... parce que vous me regardez autrement. Vous me respectez. Et c'est rare. Surtout chez un certain nombre de blancs que j'ai eu à croiser sur mon chemin.

— Ça me plairait bien. Je suis pas contre, répondit Merlin avec un sourire.

Ils sortirent leurs téléphones de leurs poches et échangèrent leurs numéros, convenant d'un rendez-vous le week-end suivant pour un premier rencard. Ils choisirent un lieu dans le centre-ville, un endroit où voir deux hommes s'aimer et s'échanger de l'affection ne choquait plus personne. Ce qu'ils ignoraient encore, c'est que cette rencontre fortuite, à la veille d'une pandémie mondiale, marquait peut-être les prémices d'une relation amoureuse inattendue — celle de deux hommes aux cœurs brisés qui, enfin, pourraient croire à nouveau en l'amour.

Quelques étages plus haut, dans une chambre d'hôtel régulièrement témoin de nombreux échanges voluptueux entre hommes — notamment ceux du client Christophe Oumarou — reposait la tête décapitée de Laurent Dubois, dissimulée dans un tiroir sous l'évier de la salle de bain. Elle serait découverte le même soir par Christophe, qui ne le reconnaîtrait pas immédiatement tant l'état cadavérique l'avait défiguré, mais cette macabre découverte provoquerait chez lui une onde de choc. Ironie du sort : ce

traumatisme allait l'aider à enfin accepter sa véritable identité et à aimer librement d'autres hommes.

De son vivant, Laurent n'avait jamais réussi à construire une vie amoureuse épanouie, trop absorbé par ses engagements professionnels. Pourtant, il avait fait le bien autour de lui, soignant les corps, apaisant les douleurs. Son ultime acte de bonté fut, sans le savoir, d'aider Christophe à s'engager, plus tard, dans une relation sincère avec Mohamed, un jeune homme porteur d'un lourd héritage familial, fils d'un père coupable d'un meurtre homophobe survenu 18 ans plus tôt.

Mais ce soir-là, Laurent avait également, à travers un enchaînement d'événements troublants, provoqué la rencontre fortuite de deux hommes de vingt-sept ans, quelques étages plus bas. Bilal et Merlin allaient découvrir, à leur tour, qu'il était encore possible d'aimer et d'être aimé au début du XXI<sup>e</sup> siècle, malgré les blessures profondes que chacun portait et l'hypersexualisation des relations entre hommes homosexuels qui recherchaient en vérité l'amour au fond d'eux.

Laurent, lui, n'avait jamais connu une histoire d'amour durable. Mais son âme pouvait désormais reposer en paix. Il avait quitté ce monde après avoir consacré sa vie aux autres. Et si ses derniers mots résonnaient comme un avertissement apocalyptique, c'était peut-être aussi pour rappeler à l'humanité que l'amour, même dans les heures sombres, restait une lueur essentielle pour affronter les forces des ténèbres.

*Roger & Alessandro*

